

L'éditeur tunisien MedPress s'apprête à publier, en hiver prochain, un manuscrit retraçant trois voyages en Tunisie sous le titre :

Les signes avant-coureurs de la révolution.

Voici, en avant-première, l'introduction de cet ouvrage, qui explique globalement quelle est la démarche de l'auteur.

Tunisie 2006 - 2008

« Ce pays disparu, où se rejoignent mystérieusement les blasons de la terre natale et les parfums de rose et d'encens du vieil Orient (cet éternel Orient qui vit en chacun de nous), est l'exil de nos cœurs. »

RONDEAU D., *Carthage. Récit*, Nil, Paris 2008 p. 12.

Prologue

Parcours

Un auteur inspiré, dont le nom s'est éclipsé dans l'oubli, comparait l'éducation à une valise où les parents déposent ce dont leur rejeton aura besoin, pour accomplir son destin. Certains reçoivent des bagages remplis avec discernement, même avec art ; d'autres ne trimballeront laborieusement qu'un petit sac mal ficelé, où l'essentiel manque et dont le contenu les encombrera, voire s'échappera sans avoir servi. La vie, effectivement, recèle tous les ingrédients du voyage.

Parmi les surprises déposées dans mon paquetage, volontairement ou non, la curiosité, du petit coin qu'elle occupait au départ, a peu à peu investi une place de choix, conditionnant mon rapport au monde. Très tôt, ma mère a suscité chez moi un intense désir de connaître l'Orient. A l'âge où j'apprenais à lire, elle m'en a montré et commenté des images évocatrices avec suffisamment de talent pour que, quelques trente ans plus tard, je désire explorer ce qui m'est assez vite apparu comme une contrée magique.

D'une manière qui ne souffrait aucune réplique, parce que superbement imagée et concrète, il m'a été signifié que le temps dont nous disposions ici bas nous était compté. En vadrouille dans le Haut-Valais, un radieux matin d'été, nous avons un jour fait escale à Naters. Sur la place du village, à peine à l'écart d'une aire de jeu se dressait un mur, protégé par un auvent. Ebloui, on n'en réalisait pas tout de suite la nature. Le temps que les yeux s'habituaient à la pénombre, un alignement vertical et horizontal de crânes humains, calés avec application par des tibias, s'imposait au regard. Inscrite au-dessus, cette constatation

sans appel : « Ce que tu es, je l'ai été, ce que je suis, tu le seras. » Cette image et cette litote, probablement mieux formulée, ont elles aussi, fait leur chemin dans mes représentations du monde. Par leur côté initiatique, quelques deuils se sont chargés de les rendre encore plus incisives. A la fois douleur et stimulation, la conscience de la précarité de la vie me brûle comme un acide, m'interdisant de m'installer dans mes acquis.

Le temps de construire mon identité, d'achever des études qui m'ont conféré un instrument d'analyse stimulant dans tous les domaines et de faire souche, j'avais déjà trente-deux ans. Quelques années plus tard, avec deux fistons de respectivement quatre et huit ans, j'ai estimé le moment venu de prendre la route. Pour ce premier envol, le plus proche des pays lointains me paraissait le bon. Dans un premier temps, j'ai donc opté pour le Maroc, en 1999.

L'idée de confier à d'autres l'organisation d'un voyage, le mien en l'occurrence, m'est toujours apparue comme une incongruité. Tout comme l'amour, la liberté ne se délègue pas. L'ambiance club méd., les distractions imposées ont de tout temps représenté pour moi les ingrédients standards d'un cafard traumatisant. J'ai donc réfléchi à mes expériences antérieures de grand large, acheté quelques livres, puis élaboré un périple praticable en quinze jours. Il s'agissait de trouver un moyen-terme entre le marathon montre en main, qui ne permet pas de s'imprégner du charme du lieu, et l'immobilité. Je regarde aujourd'hui ce premier envol, comme une esquisse maladroite et timorée. En 2000 et 2002, ma découverte du Maroc s'est poursuivie, du nord au sud.

En 2006, 2007 et 2008, je me suis rendue en Tunisie. Entre deux, j'ai emmagasiné une bonne dose de nostalgie en Syrie (2003 et 2004) et brièvement contemplé l'échiquier de la variété égyptienne (2005). Ces trois périples sont relatés dans mon ouvrage *Syrie et Egypte. Notes de voyage et regard d'une Européenne*.

Mes comptes-rendus se basent sur une division géographique, opposant le Machreq, (pays du soleil levant), au Maghreb, (pays du soleil couchant.)

Un apprentissage

Aujourd'hui, je revisite ces premiers périples hors de l'Europe et constate qu'ils ont tenu leurs promesses. En relisant mes premières notes, je trouve une gamine craintive qui découvre un monde qu'elle ne sait par quel bout prendre, perdant passablement de temps à établir ses repères. C'est à pas hésitants que je suis partie sur les routes, avec une candeur de communiant et passablement de gaucherie. Seule l'expérience vécue et non la lecture d'ouvrages, même instructifs, peut conférer la confiance, la tranquillité et la souplesse nécessaires à une fine réceptivité du réel. Parce que je bénéficie d'un port d'attache stable, rassurant et structurant, je peux pleinement, consciemment et sans retenue, profiter des bénéfices de l'état nomade. Ce dernier, ponctuel, planifié et limité, m'apporte matière à

réflexion, et une bonne dose de rêve, nourrissant la période que je passe ancrée chez moi. Le voyage stimule mes facultés sensitives, ma capacité d'adaptation, me relie au monde, m'empêchant de me sentir isolée, enkystée dans ma bulle.

Longtemps, j'ai incarné ce que l'anthropologue Jean-Didier Urbain appelle le « touriste huron », celui qui fait ses premiers pas hors de chez lui.

Chaque voyage se révèle plus dense que le précédent. Les pages qui suivent racontent à peine quelques semaines de vadrouille, étalés sur trois ans, une étincelle au regard de la durée d'une vie ; chaque jour a toutefois été vécu comme si c'était le dernier. Ces escapades recèlent une incroyable richesse, nourrie et mise en relief par une brassée de lectures éclectiques, étalées tout au long de l'année. Des centaines d'heures passées à me documenter et à étudier l'arabe m'ont rendue attentive à des aspects auxquels je n'aurais même pas songé au début de ma quête. Combien de fois, me voyant apprendre leur langue, des interlocuteurs qui se voulaient complices m'ont asséné, comme une évidence : « Alors, tu as un mari arabe ? » Et bien non, même pas. Ce n'est pas une paire de beaux yeux noirs qui a inspiré toutes ces après-midi passées à mémoriser des verbes qui se ressemblent tous, et qu'il faudra s'efforcer de ne pas oublier au premier contour.

Expérience à la fois sensitive, affective et intellectuelle, l'abandon, même pour un temps, de son environnement habituel bouscule celui qui tente l'aventure. Nicolas Bouvier, qui s'y connaissait, a souvent comparé le voyage à un essorage, opération qui sépare l'essentiel du superflu, purification qui ne se passe pas toujours sans douleur. Quant à son compagnon de vadrouille, Thierry Vernet, il estimait que le voyage a pour effet d'accroître la densité de l'âme de celui qui s'y lance.

Tout départ est un effort. Le voyage révèle les pesanteurs existentielles que l'on trimballe et, dans une certaine mesure, vous en affranchit. Le rêve serait de se déplacer avec la légèreté d'une bulle de savon et la conscience d'un initié...

Les limites de l'expression

Bien avant la fuite de Ben Ali, la spontanéité avec laquelle, prenant des risques significatifs dans des contrées non démocratiques, des gens du peuple ont émis d'acribes critiques sur leur propre pays m'a stupéfaite. Aussi fidèlement que possible, je me suis efforcée de leur donner la parole, en les dotant d'un pseudonyme, pour éviter de les mettre en danger.

Pour celui qui s'est confié à un oiseau de passage, une publication peut déployer un effet ravageur. En 1956, Dominique Lapierre et Jean-Pierre Pedrazzini obtenaient, chance inouïe, l'autorisation de parcourir l'URSS sous Kroutchev. La parution de leur reportage dans *Paris Match* entraîna des sanctions drastiques pour le journaliste russe désigné pour les encadrer et les surveiller. Il fut voué aux gémonies du régime. Visiblement, ces deux vadrouilleurs imaginatifs et intrépides l'avaient séduit, faisant de cet argus un complice, un traître. Pour se

dédouaner, le malheureux commit, sous la pression qu'on imagine, un article au vitriol sur le « reportage à l'occidentale » mais cette stratégie du désespoir n'impressionna personne. Il fut expédié déguster le frais sibérien.¹

A la faveur d'incursions sur d'autres continents, mon regard sur la société dont je suis issue a changé, devenant nettement moins sévère vu les possibilités qu'elle offre. La contemplation de réalités sociales nouvelles a tempéré mon jugement sans concession des dysfonctionnements de ma propre communauté. Elle a aussi structuré mon identité d'Européenne.

Partout, des pratiques, des institutions pourraient être améliorés. Partout, des individus se conduisent mal, avec ou sans excuses. Une certaine orthodoxie de l'auto flagellation occidentale, qui a le vent en poupe, voudrait que, dès qu'un voyageur passe la frontière de son pays, il ne s'autorise que des commentaires élogieux, voire inoffensifs. Je refuse pour ma part à sacrifier à cet usage bêtant, y voyant une forme de condescendance pour le pays visité. Echanger amène souvent à confronter, parfois âprement, des points de vue opposés, ce qui peut très bien se pratiquer dans une déférence irréprochable. Certains m'ont reproché d'oser écrire après si peu de temps de vadrouille, sans jamais toutefois fixer le seuil temporel à partir duquel on cesse d'être un prétentieux. Le ressenti personnel, je le présente comme tel, et les conclusions que j'en tire, je m'efforce de les étayer par des références variées, émanant si possible de natifs des pays visités.

Ecueils de « l'interculturel »

Positiviste républicaine, héritière féministe de mai 68, voyageant dans des pays musulmans, avec fascination et entêtement, je me confronte année après année à un mode de vie issu d'une idéologie qui me heurte frontalement.

Pesanteur du qu'en dira-t-on, absence d'intimité et de reconnaissance de l'individu isolé de sa tribu, monopolisation de tout l'espace public par les mâles, poids de la tradition, je rencontre des éléments contre lesquels, dans ma propre trajectoire, je me suis nettement positionnée, parce qu'ils oppriment l'individu et représentent la négation de son libre arbitre. Souvent, j'ai l'impression d'évoluer en terre hostile. Passée la réaction émotionnelle, l'analyse se doit de prendre le relai. Elle conduit à admettre que ces immenses décalages constituent par essence le défi d'un dialogue constructif. Pour une disciple de Mahomet, issue d'une société traditionnelle, et qui en a intériorisé la façon de penser, le mot honneur ne recouvre à l'évidence pas la même réalité que pour une Occidentale éprise de laïcité. Gardons simplement à l'esprit que dans l'islam, comme dans toute autre religion, il existe

¹ LAPIERRE D ; *Il était une fois l'URSS. Le fantastique raid automobile de deux jeunes couples français sur les routes interdites du pays des soviets*, Laffont, Coll. Pocket 13263, Paris 2005.

des courants libéraux et des tendances rétrogrades, et que les premiers font nettement moins parler d'eux que les seconds.

Raconter, expliquer, c'est aussi tenter de dissiper les malentendus qui reposent sur une mauvaise interprétation de certaines notions, locutions, attitudes, traditions. Dialoguer avec l'autre permet d'enrichir sa propre identité, de l'affirmer et de l'affermir. Combien de désastres on éviterait, si les peuples arrivaient à se parler au lieu de se crisper par des réflexes identitaires, de se cramponner à leur drapeau, persuadés, pour des raisons d'étiquette et d'interprétation, d'être menacés dans leur noyau dur.

Lorsqu'un musulman fixe un rendez-vous, ou énonce une intention, il termine le plus souvent sa phrase par *Inch Allah*, (si Dieu le veut). L'Occidental cartésien aura tendance à voir dans cette expression une marque de nonchalance, qui indiquerait le peu de cas fait par l'interlocuteur du projet et ce genre de biais saccage la compréhension mutuelle. En réalité, le musulman exprime simplement l'idée que face à l'obstacle inéluctable posé sur son chemin par le destin, il s'incline. Faisant preuve de prudence et d'humilité, il reconnaît expressément l'existence d'une marge d'incertitude, inhérente à tout projet humain. Il souhaite sincèrement que le rendez-vous ait lieu, fera tout son possible pour parvenir à cette fin mais, il admet néanmoins que, face à un cas de force majeure, l'on soit désarmé.

Evoquons encore cet autre exemple de difficulté de se comprendre, entre deux mondes, aux valeurs différentes. Combien de fois j'ai entendu des Européens, de retour au pays, vitupérer contre l'habitude du marchandage dans les souks, pratique gênante pour eux, à la limite de l'indignité. Lorsqu'ils étaient petits, on a appris à ces Occidentaux qu'il était malséant de parler d'argent, réalité pourtant incontournable de notre vie, qui en détermine aussi bien les grandes lignes que les détails. Et voilà que, de but en blanc, ils vont être obligés, loin de chez eux, privés de repères, de s'affronter sur ce terrain glissant avec un inconnu, issu d'une culture qui n'est pas la leur. Cette discussion autour du prix d'un objet les mettra sur le gril, les culpabilisera peut-être, car ils ont conscience du fossé qui sépare leur condition économique de celle de leur interlocuteur. Ils se rappelleront subitement que, pour accéder à l'eldorado dans lequel ils vivent, chaque année, des êtres, jeunes pour la plupart, s'arrachent à ceux qu'ils aiment, laissent tout derrière eux et risquent leur vie. Ils réaliseront que, face à la menace de la maladie et d'autres dangers, des millions d'êtres humains vivent sur la corde raide, comme des funambules. Crime de lèse majesté suprême pour un Occidental, ils verront le marchandage comme une perte de temps.

Pour le vendeur, rivé dans une boutique héritée de son père et qu'il transmettra probablement à son fils, sans perspective de se confronter à d'autres horizons, il s'agira au contraire d'un divertissement qui permet de faire connaissance, de tester les capacités humaines de l'interlocuteur, tout en bavardant paisiblement autour d'un thé à la menthe.

Doté d'une capacité d'observation aiguisée par les innombrables transactions, le vendeur captera les plus petites manies de l'acheteur, son rapport à l'autre, comme à l'argent.

Proscrire le marchandage prive d'un plaisir. Lorsqu'on y est bien rodé, cela peut devenir un acte ludique, qui ne débouchera même pas forcément sur une transaction, mais permettra un échange, acte humain par excellence. Négocier un objet, c'est le lier à une histoire, me soufflait un subtil Iranien aux yeux de braises, qui, depuis quelques lustres, vend avec ses deux filles les plus beaux tapis de Genève.

Totalitarisme et liberté

Militante des droits humains, formée pour y être sensible, je retourne depuis bientôt dix ans dans des contrées où les régimes en place piétinent ces fleurons de notre histoire, conquis à la force du poignet.

Dans la rue, j'ai forcément dû croiser des tortionnaires ; peut-être même que j'ai paisiblement devisé avec eux, en toute candeur, sans savoir qui ils étaient. Où que ce soit, la réalité n'est jamais univoque et ce même Orient, qui a vu éclore le raffinement le plus exquis, illustre les facettes les plus sordides de l'humanité. Entre le vendeur de jasmin et l'homme de main de la dictature, la permanence des contrastes mis en scène interpelle et provoque sans cesse. Sous le joug de la famille, du clan, sous le poids d'un monothéisme qui confère aux péchés de la chair une place impériale, sous les contraintes de régimes politiques qui brident la liberté d'expression, l'individu se débrouille comme il peut.

Sachant de quoi il parle, parce qu'au bénéfice d'une formation médicale, Alaa el Aswany, l'auteur de *L'Immeuble Yacoubian*, qui vit en Egypte, compare la dictature à la maladie des pays arabes. Il va jusqu'à la situer au centre de la problématique de ces pays : « En médecine, il y a la maladie et les complications. Si vous soignez un malade pour ses complications uniquement, vous le tuez. Si on applique cela à la société arabe, la maladie, c'est la dictature. »²

Lors de mes premières incursions outre-mer, j'avoue ne pas avoir prêté attention à ces aspects politiques, qui auraient pourtant dû me sauter aux yeux. Ce n'est qu'après avoir ingéré une bonne dose d'exotisme, contemplé des centaines de ruines et cheminé dans les souks jusqu'à plus soif que j'ai finalement ouvert les yeux sur les rapports de l'être humain avec l'Etat. Comme étrangère, j'ai toujours été traitée avec courtoisie par la police ; jamais je n'ai été entravée dans le choix des rencontres que j'effectuais ni des lieux où je portais mes pas. Si par hasard j'ai été suivie, on s'y est pris avec doigté car je ne m'en suis pas rendue

² - « L'auteur de « L'Immeuble Yacoubian » porte un regard mordant sur son pays. » *In l'Hebdo* du 30 avril 2008.

- EL ASWANY A., *L'immeuble Yacoubian*, Actes Sud, Paris 2006.

compte. Jamais je ne me suis sentie en danger. Enfin, j'ai aussi apprécié de ne pas cheminer dans l'obsession de finir déchiquetée par une bombe.

Laminoir suprême de l'individu, le dénuement total de personnes livrées à elles-mêmes, sans aucun secours, a souvent constitué un choc qui me faisait perdre pied, court-circuitant toute réflexion. Voir des êtres humains survivre dans des conditions extrêmes m'a appris à distinguer l'essentiel de l'accessoire. Ma manière d'appréhender les menus tracés de mon quotidien a également évolué. Je m'efforce de leur restituer leur juste place, mais pas plus.

L'écriture, un stade de la réflexion

Aussi nombreuses que les individus qui se livrent à cet art, les motivations de l'écriture varient à l'infini. Pour Blaise Hofman, « On n'écrit que pour aiguïser le regard, fixer la mémoire, retrouver confiance et comprendre un peu mieux. »³ Pour Daniel Rondeau, il s'agit pratiquement d'une incantation, aux pouvoirs magiques. La production littéraire met en valeur, comme une gemme rare, un monde fantasmé : « L'écriture est souvent une consolation. C'est l'annexe de nos vies secrètes, qui fait exister ce qui n'est plus, durer ce qui disparaît, chanter les ardeurs enterrées. »⁴

Rendre compte, fixer des souvenirs, c'est aussi libérer et affiner la pensée. En arabe, on utilise le même verbe (*harara, iouharirou*), pour dire libérer et rédiger et le même mot (*adab*) pour la littérature et la politesse. Poser par écrit permet d'aller plus loin.

En cristallisant le vécu par l'écriture, j'ai pour ma part l'impression de remporter une menue victoire face à mon ennemi de toujours, l'oubli, et sa fâcheuse tendance à reléguer un peu trop vite dans l'inconscient des impressions que l'on voudrait conserver dans un registre plus accessible. Rédiger des souvenirs, c'est aussi perpétuer ce qui me tient à cœur, le partager avec d'autres. Enfin, c'est accepter de le soumettre à la critique.

Aller plus loin, mais où ?

Parfois, je me demande quelle sera ma vision du monde au terme de ma vie, quel sera le fin mot de cette recherche. Cette préoccupation habitait déjà Hafez, poète mystique persan du XIV^e., auquel j'emprunte ces vers.

*Même si l'abri de ta nuit est peu sûr
Et ton but encore lointain,
Sache qu'il n'existe pas
De chemin sans terme
Ne sois pas triste.*

³ HOFMANN B., *Billet aller simple*, Paris 2004 p. 117.

⁴ RONDEAU D ; *Carthage. Récit*, Nil, Paris 2008 p. 52.

Méthode

Par la force des choses, qu'on le veuille ou non, la vie représente une synthèse d'éléments disparates. Leur conciliation au sein d'une seule et même existence, parfois difficile à opérer, confère à cette dernière sa spécificité, tissée avec les moyens du bord : le psychisme de l'individu, son niveau matériel de vie et son bagage culturel. Descriptions, éléments vécus, émotions, tâtonnements, convictions, réflexions, critiques, déductions, recherches bibliographiques, le récit, présenté en première partie, se liera à des données historiques et sociologiques, qui concluront l'ouvrage.

Dans mon imaginaire, le voyage occupe une place prestigieuse, non seulement lorsque je prospecte une contrée nouvelle, mais le reste du temps également, lorsque je me documente. L'éclectisme de mes sources, le panachage délibéré auquel je me suis livrée convaincra le lecteur, je l'espère, de ma recherche d'un équilibre propice à l'approche de la vérité.

